

« Les journaux protestans d'Allemagne et de Suisse ont fait grand bruit d'une condamnation à mort prononcée par un tribunal Néerlandais contre un jeune Prêtre accusé du double crime d'attentat à la pudeur et de tentative d'assassinat sur la personne d'une jeune fille ; et certains journaux de Paris n'ont pas manqué de se saisir de ce thème odieux et de l'exploiter à leur manière. Or, voici le précis des renseignements qui nous sont parvenus sur cette affaire.

« Une jeune personne avait entretenu des relations coupables avec un jeune homme, qui, ayant conçu l'affreuse pensée de se débarrasser d'elle, la conduisit dans la campagne, et caché derrière un buisson qui bordait un chemin, se mit à la frapper pour lui donner la mort. La jeune fille se défendit avec tant de vigueur que le meurtrier se vit réduit à prendre la fuite, non sans laisser sur elle des traces sanglantes de sa tentative criminelle. Peu de tems après vint à passer près du buisson derrière lequel la jeune fille s'était évanouie de saisissement, un vicaire d'une paroisse des environs. Revenu de son évanouissement, mais en proie à une hallucination furieuse, la jeune fille se jeta sur l'Ecclésiastique avec une espèce de frénésie. Celui-ci parvint cependant à s'arracher de ses mains et à regagner son domicile. La chose fit du bruit, l'Ecclésiastique fut arrêté et traduit devant la justice criminelle, qui, prenant les traces de sang encore visibles sur ses vêtemens pour un indice irréfragable du crime dont il était accusé, le condamna à mort. Mais bientôt la jeune fille, effrayée de la sentence capitale qui venait d'être prononcée contre lui, vint déclarer à la justice toute la vérité. Il s'en est suivi une révision du procès, qui a mis au grand jour l'innocence du vicaire, et a eu pour résultat sa réhabilitation la plus complète, heureusement, avant l'exécution de la sentence qui l'avait condamné à mort.

« Il eut été de toute justice que les journaux qui avaient publié la condamnation de cet Ecclésiastique, eussent également informé leurs lecteurs de son innocence judiciairement reconnue et proclamée ; mais la probité, comme l'on sait, n'est pas la vertu capitale des journaux hostiles au clergé catholique. »

Propagateur Catholique.

MEXIQUE.

— Le steamer *Eudora* est arrivé le 19 mai de Vera Cruz à la Nouvelle-Orléans. La veille, était arrivé également le *Mary Kingland*, amenant à son bord avec un détachement de volontaires, notre compatriote, le major comte de Bongars, aide-de-camp du général Shields, chargé, dit-on, de dépêches pour le gouvernement de Washington.

L'*Eudora* nous a apporté des nouvelles de Vera Cruz du 14, de Jalapa du 11 et de Mexico des premiers jours de mai.

A Jalapa, à Perote, tout était dans la même situation : Puebla paraissait toujours ne devoir offrir aucune résistance. Seulement on prétendait que sous cette facile reddition se cachait un piège, et qu'après avoir ouvert leurs portes aux Yankees, les Pueblaños se proposaient de les enivrer et de les égorger pendant la nuit. Si cela est vrai, ils ont compté sans les sermons de tempérance et sans la vigilance américaine.

Au moment de se mettre en marche sur la capitale, le général Scott s'est fait précéder d'une proclamation adressée au peuple mexicain. Cette proclamation, remarquable par l'esprit de bienveillance et de bonne foi dont elle porte le cachet, est cependant, comme toutes les œuvres du général Scott, un peu verbeuse et par moment empouillée : peut-être, du reste, n'est-ce pas un mal, en regard à ceux auxquels elle s'adresse. L'explication donnée au rôle des Etats-Unis dans cette guerre, l'exposé des motifs qui les ont précipités dans cette lutte contraire à leurs désirs, et entraînés au-delà de leur but, doivent aussi faire sensation. C'est la crainte de voir la monarchie s'installer à Mexico, c'est le danger qui menaçait l'avenir des libertés du continent américain qui, au dire du général Scott, ont dicté la conduite du cabinet de Washington : les événemens ont tout fait. En résumé, ce document, qui est dans les goûts et les habitudes des Mexicains, sera une excellente avant-garde pour l'armée américaine, et préparera les voies à un autre appel que le général en chef se propose d'adresser aux populations, aussitôt qu'il sera entré dans la capitale.

A Vera Cruz, on s'entretenait toujours des projets d'attaque de Sta. Anna, bien qu'on les regardât comme une fanfaronnade mexicaine. La veille du départ de l'*Eudora*, un parti de 10 dragons avait été surpris au village de Santa Fé par un corps de 200 hommes : 6 Américains avaient été tués et 3 blessés, mais on s'attendait à voir dans cet accident un coup de main de quelque bande vagabonde et non le présage d'une tentative plus sérieuse contre la ville. Du reste, on se prépare à combattre les Mexicains avec leurs propres armes. Les échecreux texiens, rompus à la guerre de Guérillas par une lutte de dix ans contre les Indiens, vont être concentrés sur la route de Vera Cruz, en aussi grand nombre que possible ; les partisans mexicains trouveront alors à qui parler.

Les nouvelles de la capitale, confirment d'ailleurs de tout point celles précédemment reçues. Le gouvernement est dans la désorganisation la plus complète, et le substitut présidentiel Anaya n'avait su conserver, au milieu de ce désordre, ni influence ni autorité. On se préparait à élire pour le 15 de ce mois un nouveau président, le dixième chef que la république aura eu depuis 18 mois ! Malgré le discrédit où

il est tombé, Santa Anna était encore le candidat vers lequel se tournaient tous les yeux.

Cé désordre, cette anarchie, ne se bornent pas à la capitale. Les états du Nord, Guadaluajara, Guanajuato, Queretara, Zacataras, Durango, San Luis et plusieurs autres, parlent hautement de se séparer du Mexique en lui laissant le soin de se sauver. Tous assistent avec la plus complète indifférence au spectacle de cette invasion parvenue au cœur même de la république, et pas un n'envoie une piastre pour aider à défendre la capitale menacée.

Courrier des Etats-Unis.

LE KNOT.

CHAPITRE 15.

SUITE.

Nous ne suivrons pas le comte et sa fille sur la route de l'exil. Il nous suffira de rappeler que ces infortunés avaient neuf cent cinquante lieues environ à parcourir avant d'atteindre l'horrible séjour de leur captivité. Ce voyage dura trois mois, et comme on était parti vers le milieu d'octobre, au moment où le froid commençait à sévir, il s'accomplit durant les rigueurs toujours croissantes d'un effrayable hiver. Portés tantôt sur quelques mauvaises charrettes ou sur des traîneaux découverts, tantôt marchant péniblement à travers les glaces et les neiges, tantôt arrêtés par les maladies dans des déserts, grossièrement nourris, souvent rudoyés par leurs gardiens, les prisonniers ne survécurent que par miracle aux fatigues, aux privations et aux souffrances dont ils furent continuellement assaillis. Le comte déploya dans ces dures circonstances et toutes les ressources et tous les prodiges du dévouement paternel pour protéger et soutenir sa fille, dont les forces trahissaient souvent l'invincible courage. Il fut du reste admirablement secondé par tous ses compagnons d'infortune, qui, s'oubliant eux-mêmes, s'efforçaient ingénieusement de procurer à leur jeune compagne quelques secours secrètement et péniblement obtenus de la pitié publique ; souvent exténués eux-mêmes et les pieds ensanglantés, ils aidèrent le comte à la porter durant de longues marches par des chemins impraticables. Mais en retour la voix reconnaissante et pieuse de Rosa faisait naître une résignation héroïque dans tous les cœurs : elle leur parlait avec une douceur surprenante de Dieu, suprême secours des affligés, ce dont la miséricorde ne cesserait pas de les suivre là où toute pitié humaine les allait délaïsser. Leurs souffrances expiaient les fautes de la patrie et lui préparaient peut-être des destinées plus heureuses ; et puis la patrie céleste n'était-elle pas là, au bout de leur misère, pour les en dédommager mille et mille fois ? Aux saintes paroles, Rosa ajoutait aussi de son côté, dans toutes les occasions, un zèle intarissable pour soulager les maux de ses compagnons, dont plusieurs ne durent la vie qu'à la délicatesse et à l'habileté de ses soins. Ainsi soutenus et fortifiés par une charité mutuelle, les prisonniers atteignirent la Sibirie et la ville de Tobolsk, où nous verrons plus tard quelle fut leur nouvelle existence.

Nous avons laissé Raphaël réfugié sur le territoire prussien à la suite de l'armée polonaise, au moment où, après plusieurs mois d'une cruelle attente, il prenait la résolution de tout tenter pour avoir des nouvelles du comte et de Rosa. Après la dispersion et l'éloignement de ses compagnons d'armes, qui avaient été chercher en France un plus sûr et plus sympathique asile, Raphaël, retenu par ses blessures, était demeuré dans la petite ville de Calm, à environ dix lieues de la frontière, où il avait été reçu chez un honnête bourgeois qu'il dédommageait de ses soins moyennant cinquante florins par mois. Là il fut soigné avec le plus grand zèle durant sa longue maladie, et il trouva des cœurs sincèrement compatissans pour toutes les douleurs de son âme. Seulement, son esprit inquiet ne pouvait plus demeurer dans l'incertitude sur le sort de Rosa et de son père, et comme toutes les communications étaient interrompues avec la Pologne et que les habitants n'en pouvaient pas plus sortir que s'ils eussent été plongés dans un vaste tombeau, il se résolut à rentrer lui-même dans ce pays désolé, et, malgré tous les dangers qui l'y menaçaient, à y chercher le comte et sa fille et à tout tenter pour leur délivrance. Après avoir longuement réfléchi sur ce projet et préparé l'exécution par tous les moyens en son pouvoir, il se décida à en parler à son hôte, sur l'amitié duquel il comptait pour favoriser sa fuite. Car sa qualité de réfugié le soumettait à une surveillance de police qui s'était, du reste, bien relâchée par suite de sa longue maladie.

Un soir, donc, vers le milieu du mois de décembre, maître Albrecht, son hôte, étant assis devant le feu et fumant sa longue pipe d'un air agréablement méditatif, sa femme à quelques pas de lui et occupée à coudre, Raphaël aborda de cette manière le sujet dont il était toujours préoccupé :

— J'ai à vous annoncer une nouvelle, mon cher hôte, qui va cha-